

*Yolande Mukagasana, 46 ans, rwandaise. Toute sa famille a été massacrée. Elle consacre sa vie à la mémoire du génocide.*

## L'exorciste

**YOLANDE MUKAGASANA EN 9 DATES**

**6 septembre 1954**  
Naissance.

**15 avril 1978**  
Mariage avec Joseph.

**22 avril 1979**  
Naissance de Christian.

**7 avril 1994**  
Début du génocide rwandais.

**Avril 1997**  
Publie «La mort ne veut pas de moi», Robert Laffont.

**Février 1999**  
«N'aie pas peur de savoir», Robert Laffont.

**24 décembre 2000**  
Fait ouvrir la fosse où

Yolande attrape une série de clichés qui traînent sur son bureau. «C'est la fosse où ont été enterrés mes enfants», explique-t-elle. Puis elle passe à autre chose. Reprend un peu de café. Allume une cigarette. Cherche ses clés, son téléphone portable, rit d'être décidément si bordélique. Yolande rit souvent. Elle a un regard malicieux, une grâce enfantine. On s'en étonne, comment fait-elle? Yolande Mukagasana, 46 ans, est rwandaise. Elle vit à Bruxelles. Mais la plupart du temps elle parcourt le monde, pour raconter son histoire qui ressemble à une descente aux enfers. En 1994 un génocide décime le Rwanda, petit pays de l'Afrique des Grands Lacs. 800 000 morts en seulement cent jours. Yolande et les siens sont des Tutsis, la cible privilégiée des miliciens et des forces de l'ordre qui organisent les pogroms. Traquée, Yolande voit sa vie d'infirmière et de mère de famille brusquement basculer dans l'horreur. Pendant trois semaines, elle vivra cachée. Dans des buissons d'abord. Puis onze jours sous un évier. Et puis chez un colonel avec lequel elle noue une relation ambiguë avant de fuir vers un autre refuge. Elle survivra. Mais seule. Au lendemain du génocide, Yolande découvre qu'elle a tout perdu. Son mari, Joseph. Mais aussi ses trois enfants, Christian, Sandrine et Nadine. Et puis encore Hilde et Consolata, ses sœurs. Et enfin son petit frère, Nepo. Tous massacrés. C'est cette histoire, jour après



Rwanda. Le pays s'est reconstruit, «presque trop vite», note Yolande. Derrière les façades repeintes, elle devine toujours la peur et l'hostilité. «Les Rwandais de ma génération peuvent difficilement être sauvés, il faut penser aux enfants», dit-elle. Sa maison a été détruite et pillée. Certains objets personnels ont été retrouvés chez ses voisins. Lesquels d'entre eux ont participé aux massacres? Lesquels sont les assassins de ses enfants? Yolande ne le sait pas. Elle ne veut pas entendre parler de réconciliation. «Dès la fin du génocide, la communauté internationale exigeait des signes de réconciliation. Elle n'avait que ce mot-là à la bouche. Est-ce qu'on demande aux parents de Julie et de Métissa de se réconcilier avec Marc Dutroux?», s'emporte-t-elle. Il ya deux ans, elle a voulu rencontrer des tueurs. Dans une prison rwandaise, elle a vu Enoch, qui se promène avec le crâne d'une de ses victimes sous le bras. «Les autres prisonniers disent qu'il est fou. Moi, j'ai eu pitié de lui. J'ai compris que les bourreaux aussi avaient été détruits par le génocide», dit-elle. A partir de cette expérience, elle a monté une exposition itinérante avec un jeune photographe belge. Raconter l'histoire d'un pays martyr. Yolande ne perd jamais une occasion de dénoncer la communauté internationale. En 1998, elle poursuit un responsable de l'ONU dans sa chambre d'hôtel à Bruxelles. «Mon pays était censé

«Dès la fin du génocide, la communauté internationale exigeait des signes de réconciliation. Elle n'avait que ce



de  
**Christian.**  
**7 avril 1994**  
 Début du  
 génocide  
 rwandais.  
**Avril 1997**  
 Publie  
 «La mort  
 ne veut pas  
 de moi»,  
 Robert  
 Laffont.  
**Février**  
**1999**  
 «N'aie pas  
 peur de  
 savoir»,  
 Robert  
 Laffont.  
**24**  
**décembre**  
**2000**  
 Fait ouvrir  
 la fosse où  
 se trouvent  
 ses  
 enfants.  
 Depuis  
 début 2000  
 Joue son  
 propre rôle  
 dans  
 la pièce  
 «Rwanda  
 1994»,  
 présentée  
 à Montréal  
 en juin  
 2001.  
**23 avril**  
**2001**  
 Témoigne  
 à Bruxelles  
 au procès  
 de quatre  
 Rwandais  
 accusés de  
 génocide.

Tutsis, la cible privilégiée des miliciens et des forces de l'ordre qui organisent les pogroms. Traquée, Yolande voit sa vie d'infirmière et de mère de famille brusquement basculer dans l'horreur. Pendant trois semaines, elle vivra cachée. Dans des buissons d'abord. Puis onze jours sous un évier. Et puis chez un colonel avec lequel elle noue une relation ambiguë avant de fuir vers un autre refuge. Elle survivra. Mais seule. Au lendemain du génocide, Yolande découvre qu'elle a tout perdu. Son mari, Joseph. Mais aussi ses trois enfants, Christian, Sandrine et Nadine. Et puis encore Hilde et Consolata, ses sœurs. Et enfin son petit frère, Nepo. Tous massacrés. C'est cette histoire, jour après jour, que Yolande s'acharne désormais à raconter. Nepo, un peu devin, le lui avait prédit : «La mort ne voudra pas de toi, Yolande.»

Ce sera le titre de son premier livre. Elle n'y omet aucun détail, même les plus intimes. Même ces lignes qui évoquent la mort des enfants. A coups de machette. Sauf Nadine qui sautera d'elle-même dans la fosse des cadavres et qui mourra étouffée par les autres corps. Yolande n'était pas là, cachée ailleurs. «J'ai senti dans mon corps l'instant précis de leur mort, écrira-t-elle plus tard, j'avais envie de pousser comme lorsqu'on accouche.» Après, bien sûr, on lui a tout raconté, tout confirmé. Quelle mère pourrait supporter un tel récit? Pourquoi l'écrire et le raconter, encore et encore? Yolande a quitté le Rwanda en 1995 pour ne plus être confrontée à ses fantômes. Mais ils la poursuivent. Alors elle a décidé de consacrer sa vie à la mémoire du génocide rwandais. Une sorte d'exorcisme qui ressuscite en permanence la tragédie. Comme une obsession. «Les Rwandais sont le peuple le plus introverti de la terre», constate le journaliste américain Philip Gourevitch, auteur d'un excellent ouvrage sur le génocide rwandais (1). La volonté de Yolande de tout dire, tout raconter, même les sensations de son corps de femme, ont parfois choqué la



communauté rwandaise d'ordinaire si pudique. «Ma seule arme, c'est ma douleur», écrit-elle dans un de ses livres. Depuis peu, on la voit raconter son histoire sur les tréteaux d'une pièce de théâtre, Rwanda 94, montée par une compagnie belge et consacrée au génocide. Elle y joue son propre rôle. Et quand elle n'est pas en tournée, elle hante les couloirs du palais de justice de Bruxelles, où depuis le 17 avril se déroule le procès inédit de quatre Rwandais accusés de génocide. Yolande a participé à la constitution des dossiers, elle s'est rendue au Rwanda pour convaincre des témoins réticents qui ne voulaient pas venir devant la cour belge. Au quatrième jour d'audience, son témoignage a bouleversé la salle. Elle a tout raconté une fois de plus. Son histoire à elle, mais aussi celle d'un pays où quarante ans d'apartheid contre les Tutsis ont préparé le génocide, l'ont rendu possible dans les têtes. «Au Rwanda, les ethnies sont des constructions

idéologiques. Ce sont les colonisateurs belges et l'Eglise catholique qui les ont imposés. Avant leur arrivée, Hutus et Tutsis désignaient des sortes de classes sociales. On pouvait d'ailleurs en changer. Devenir Tutsi en acquérant des vaches, ou Hutu en devenant cultivateur. Les Belges ont figé ces distinctions en races et les ont opposées les unes aux autres», insiste Yolande. Yolande a été sauvé par une femme hutu, Emmanuelle, qui l'a cachée sous son évier puis a organisé leur fuite chaotique dans Kigali à feu et à sang. Dans ses livres, elle décrit avec une rare franchise la complexité de leurs rapports. «Je l'adore et je la hais à la fois pour avoir sauvé ma vie avec des enfants morts pour tout avenir», écrit-elle. A plusieurs reprises, elle agresse Emmanuelle, lui reproche presque de ne pas être une victime. Regrette aussitôt. En 1998, les deux femmes ont été récompensées par un prix international en Italie. Elles se revoient encore quand Yolande retourne au

s'emporte-t-elle. Il ya deux ans, elle a voulu rencontrer des tueurs. Dans une prison rwandaise, elle a vu Enoch, qui se promène avec le crâne d'une de ses victimes sous le bras. «Les autres prisonniers disent qu'il est fou. Moi, j'ai eu pitié de lui. J'ai compris que les bourreaux aussi avaient été détruits par le génocide», dit-elle. A partir de cette expérience, elle a monté une exposition itinérante avec un jeune photographe belge. Raconter l'histoire d'un pays martyr. Yolande ne perd jamais une occasion de dénoncer la communauté internationale. En 1998, elle poursuit un responsable de l'ONU dans sa chambre d'hôtel à Bruxelles. «Mon pays était censé être protégé par les Nations unies», accuse-t-elle. Mais les casques bleus ont plié bagage dès le déclenchement des massacres. Elle en veut aussi beaucoup à la France. «Au gouvernement français, corrige-t-elle, allié au régime rwandais qui a organisé le génocide.» Elle tente de s'imposer lors de la commission parlementaire d'enquête sur le rôle de la France

au Rwanda. «Ils n'ont accepté de m'entendre qu'à huis clos et mon témoignage ne figure même pas dans le rapport final», constate Yolande. Elle sourit, marque une pause. Le cendrier est plein, la cafetière est vide. «Avec Yolande on revit le génocide en permanence», confie un de ses amis belges. «Les Rwandais ont eu l'impression que le monde n'a rien compris au génocide», répond Yolande. Elle, elle veut dire la vérité. Maintenir la mémoire. Pour ses enfants morts. «Quand on a ouvert la fosse, il y avait 157 squelettes. Je ne sais pas lesquels étaient ceux de mes enfants, alors j'ai caressé chaque crâne l'un après l'autre», confie-t-elle. Elle essuie une larme. Et saute dans un taxi qui l'emmène vers un autre rendez-vous, toujours pour le même combat ●

MARIA MALAGARDIS

photo MICHEL VANDEN EECKHOUDT

(1) Nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tués avec nos familles, Denoël, 1999.

«Dès la fin du génocide, la communauté internationale exigeait des signes de réconciliation. Elle n'avait que ce mot-là à la bouche. Est-ce qu'on demande aux parents de Julie et de Métyssa de se réconcilier avec Marc Dutroux?»